

UNE QUESTION D'ÉCHELLE

Photographies archéologiques de la Collection Fouad Debbas

Ce que l'œil voit, la photographie tente de le restituer. Elle répond au désir commun de faire le Tour du monde en « voyageant depuis son fauteuil ». Dans la seconde moitié du XIXe siècle, les expéditions photographiques se multiplient en Egypte, dans un souci d'inventorier l'Orient.

Si l'on se contentait auparavant de reproduire sur place des croquis, on reconnaît à la photographie ses capacités à documenter, prouver et rendre l'exactitude des monuments et de leurs décors. La photographie devient un outil précieux pour les archéologues et les scientifiques.

Souvent, la monumentalité du lieu n'est rendue compte que grâce à la mise en scène d'un figurant. L'homme n'est là que pour servir d'échelle mais il anime aussi ces images qui, autrement, seraient sans vie, figées dans un temps ancien, telles les ruines que l'on nous donne à voir.

Il est d'usage que les photographes aient recours aux mêmes assistants ou compagnons de voyage pour peupler leurs mises en scène savamment composées. La position des figurants est rarement laissée au hasard : ils sont soit très visibles, debout adossés à une colonne, assis se tenant la tête, ou encore presque cachés, accroupis près d'un rocher ou jaillissant d'une zone d'ombre. Parfois, le photographe lui-même devient figurant. Sauriez-vous le reconnaître?





Une méthode descriptive

La plupart des missions photographiques égyptiennes répondent à un besoin d'inventorier et de rapporter à l'Occident tout monument, architecture, ou site « pittoresque » de l'Orient. Tout comme la peinture ou la gravure, la photographie vient puiser dans les lieux-communs littéraires, historiques et bibliques la plupart de ses sujets.

Capter le « tout-voir » ou cette vision totalitaire d'un paysage ou d'un monument est un des objectifs premiers de la photographie, dès son origine. La photographie se veut descriptive. Pour répondre à un certain cahier des charges, une stratégie quasi systématique de prises de vues se met en place. Les photographes opèrent d'abord une vue d'ensemble du monument afin que l'objectif puisse saisir l'intégralité du sujet. Le choix du cadrage est conventionnel, frontal. Ensuite, l'opérateur propose une série de vues plus détaillées des sites : le monument se fractionne alors en autant de clichés effectués. Ces photographies n'ont rien d'esthétisant ; elles se rapprochent de la planche encyclopédique et ont pour vocation de servir les archéologues, chercheurs et historiens.

Page précédente

Félix Bonfils (attribué à)

1^{ère} cour et 2^e pylône du grand Temple, Karnak, Egypte,

Vers 1875-85

Tirage albuminé, 29 × 39 cm

Page opposée

Studio Bonfils

Porte triomphale, Louxor, Egypte, Vers 1880-95

Tirage albuminé, Album Mansell, 28 × 22 cm

Page suivante

Studio Bonfils

Le Sphinx, Giza, Egypte, Vers 1880-95

Tirage albuminé, Album Mansell, 22 × 28 cm



a. Bonelli
47

Bonelli

Temple of Amenhotep III, Karnak, Egypt









Contraintes techniques

Les premiers essais photographiques effectués en Haute-Egypte par Frédéric Goupil-Fesquet accompagné du peintre Horace Vernet sont des échecs cuisants. Les récits du daguerréotypiste Gaspard-Pierre-Gustave Joly de Lotbinière sont édifiants¹ :

« À peine le soleil était-il levé que nous nous mîmes à décaper nos plaques ; nous sortions comme des abeilles les un après les autres et revenions chargés de nos plaques à feuille d'argent sur lesquelles devraient se trouver les vues les plus intéressantes. Nous courrions nous enfermer dans l'obscurité pour les voir éclore à la vapeur du mercure. Bernique ! ... nous n'y vîmes que du noir, pas une seule de nos plaques ne réussit et nous n'eûmes que la consolation d'avoir été aussi maladroits les uns que les autres. »

Prendre une photographie en plein désert dans les années 1860-70 n'est pas chose aisée. Les plaques de verre, trop lourdes et trop fragiles, sont transportées dans des boîtes en bois à dos d'âne, de chameau, sur des barques puis tirées à bout de bras par les assistants et porteurs. A la fragilité du support s'ajoutent les rudes conditions climatiques du désert : chaleur, vent, sable, poussière, crue du Nil et inondations, infestation d'insectes volants comme les phlébotomes² etc.

Une fois la photo effectuée, il faut la fixer dans une solution puis traiter le négatif. De retour au studio, le photographe pourra tirer ses photographies sur papier. D'après les vues ici exposées, on comprend que Félix Bonfils en est à ses débuts et qu'il semble mal maîtriser encore la technique du collodion humide, apparu en 1851. Plusieurs « défauts » sont visibles sur les tirages exposés.

¹ Lire les récits de l'expédition (1839-40) de Gaspard-Pierre-Gustave Joly de Lotbinière, commissionné par l'architecte Hector Horeau désireux d'obtenir des images précises des palais et des temples de Haute-Egypte en vue de leur reconstitution. *Les excursions Daguerriennes* sont publiées par Lerebours en 1842 et seront utilisées pour réaliser des eaux-fortes coloriées illustrant l'ouvrage de Horeau, *Panorama d'Égypte et de Nubie*, en 1842.

² Francis Frith mentionne les phlébotomes, genre d'insectes volants. Lire le récit de voyage de Francis Frith: *Egypt and the Holy Land in Historic Photographs, 77 views by Francis Frith*, Introduction by Julia Van Haften, Selection and Commentary by Jon E. Manchip White, Dover Publications, Inc. New York, 1980, p.xvii.

La question de l'échelle, ou « Où est Charlie ? »

Il est d'usage que les photographes aient recours à leurs assistants ou compagnons de voyage ou encore des figurants locaux pour peupler leurs mises en scène. Celles-ci sont savamment composées et la position de ces acteurs est rarement laissée au hasard : ils sont soit très visibles, debout adossés à une colonne, assis se tenant la tête, ou encore presque cachés, accroupis près d'un rocher ou jailissant d'une zone d'ombre.

Leur présence permet d'animer un paysage qui est déjà, par la nature même du sujet, très mélancolique et silencieux, presque éteint et figé dans le temps. En effet, rien ne semble suggérer la vie dans ces paysages, puisque même les ciels ont été recouverts par le photographe qui ne peut capturer le mouvement des possibles nuages.

Mais le rôle essentiel de ces figurants, est de donner l'échelle et de reproduire l'effet de surprise et de monumentalité que tout voyageur ressent face aux temples ou colosses égyptiens.

Maxime du Camp raconte :

« Toutes les fois que j'allais visiter des monuments, je faisais apporter avec moi mes appareils de photographies et j'emmenais un de mes matelots nommé Hadji-Ismaël. C'était un fort beau Nubien ; je l'envoyais grimper sur les ruines que je voulais reproduire, et j'obtenais ainsi une échelle de proportion toujours exacte. La grande difficulté avait été de le faire tenir parfaitement immobile pendant que j'opérais, et j'y étais arrivé à l'aide d'une supercherie assez baroque [...] »

Je lui avais dit que le tuyau en cuivre de mon objectif saillant hors de la chambre noire était un canon qui éclaterait en mitrailles s'il avait le malheur de remuer pendant que je le dirigeais de son côté³. »

Parfois, le photographe lui-même devient figurant. Sauriez-vous le reconnaître ?

³ Maxime du Camp, *Le Nil, Egypte et Nubie*, 5e édition, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1889, p.295.





Graphisme de l'exposition : Mind the gap
Graphisme de la publication : Mind the gap
Impression : Byblos Printing

Page précédente

Félix Bonfils (attribué à)

Pylône et Obélisque, Louxor, Egypte,

Vers 1875-85

Tirage albuminé, 29 × 39 cm

Page opposée

Studio Bonfils

Medinet Abou, bas-relief à droite sur la porte du grand temple, Thèbes, Egypte, Vers 1880-95

Tirage albuminé, Album Mansell, 22 × 28 cm



Abraham Lincoln hieroglyphs at the entrance to the temple of Amenhotep III

La Collection Fouad Debbas

La Collection Fouad Debbas est une collection de photographies comprenant plus de 30 000 images du Moyen-Orient – essentiellement le Liban, la Syrie, la Palestine, l’Égypte et la Turquie – datant de 1830 jusqu’aux années 1960. Cette collection a été rassemblée pendant plus de deux décennies par Fouad César Debbas (1930-2001) qui était un passionné convaincu de l’importance de collecter et de conserver les photographies et autres documents visuels comme un moyen préserver le patrimoine culturel.

Déposée au Musée Surssock, la Collection se compose de photographies contenues dans des albums ou bien indépendantes, de cartes postales, de vues stéréoscopiques, en addition des gravures et livres, tous ayant pour focus la région du Moyen-Orient. La Collection, teintée d’une connotation orientaliste, du fait de la période traitée, et rassemblant un certain nombre de clichés commerciaux, représente un atout considérable de la collection du musée Surssock, mettant en évidence le rôle majeur de la photographie dans le développement de l’art moderne au Liban.